Françoise Giroud : François Mitterrand (benjamin des ministres) secoue le cocotier des vieux politiciens

QUE le ministre de la France d'outre-mer soit imbattable au ping-pong, malgré la blessure de guerre qui lui abîma l'épaule droite, vous paraîtra peut-être secondaire.

Qu'il énumère sans erreur les gagnants du Tour de France depuis 1923, l'exploit vous paraîtra peut-être frivole.

Mais qu'à ces sciences il ajoute la culture la plus vaste et le talent d'un grand orateur, voilà qui est caractéristique du plus jeune ministre de France depuis l'Empire : François Mitterrand.

Il devrait être irritant. Il nait tout ! Mais il n'abuse pas de sa supériorité et sait assez bien se la faire pardonner. Sa mémoire est comme un classeur bien tenu par une secrétaire modèle. On appuie sur un bouton. Et hop ! Le dossier s'ouvre et livre ses pièces dans un ordre parfait.

De tous les hommes réputés brillants, François Mitterrand est peut-être le plus éblouissant parce qu'il réunit dans sa conversation deux éléments généralement contradictoires : il est à la fois précis jusqu'à la méticulosité, abondant en détails, en chiffres, en dates, et en même temps le détail ne l'empêche jamais d'exprimer et de nourrir les faits dans leur ensemble et sous leur aspect le plus large, voire avec de brèves incidences philosophiques.

Le tout dans une langue colorée et « cordialisée » par une pointe d'accent, où les périodes se balancent selon la plus pure tradition de l'éloquence française.

Cette structure d'esprit qui permet au même homme de vous dire la date de la mort de Louis XVI et de synthétiser en six phrases les raisons pour lesquelles il a été guillotiné, d'ordonner l'ensemble d'une méthodote et d'enchaîner sans effort sur une revue rapide des gouvernements révolutionnaires, cette structure d'esprit à la fois analytique et dynamique est infiniment rare. Et particulièrement fascinante de la part d'un jeune homme gai qui vient de vous écraser sur un court de tennis... et qui est, en outre, chevalier du Vastevin !

Quand on prononce son nom devant les vieux politiciens, ils hochent la tête et se sentent un peu plus vieux, un peu plus las, un peu plus lourds de leurs erreurs passées, un peu plus près du jour où ils tomberont du cocotier.

Et il suffit de regarder François Mitterrand pour savoir que, souriant mais impitoyable, il ne laissera passer aucune occasion de le secouer, le cocotier.

Ah ! Ce n'est pas un rêveur. Tout on lui est net. La pensée, la poignée de main, le regard brun... C'est un homme dessiné à l'encre de Chine, d'un trait large et ferme.

Son ambition est immense et ne se nourrira pas de miettes là où il y a des grives. Mais elle est à peu près pure de basse vanité et se situe très haut dans l'échelle des exigences humaines.

S'il ne change pas, il ne sacrifiera jamais à l'argent, au confort (physique ou intellectuel), aux petites satisfactions qui endorment l'appétit des grandes, comme ces bouchées lorsqu'il n'est pas, ministre, s'habille comme un monsieur qui n'a jamais songé que s'habiller ne signifiait pas seulement se vêtir et semble insensible aux signes ignorant des raffinements du luxe, indifférent à la possession des biens matériels.

Il appartient d'ailleurs à une génération pour laquelle le bas de laine est tout au plus un ornement de cheminée. C'est la tirelire des parents. Mais les enfants savent bien que ce n'est pas sérieux.

François Mitterrand est le fils d'un cheminot qui était lui-même fils de cheminot et qui abandonna le rail, à l'âge de la retraite, pour s'occuper d'une vinaigrerie appartenant à la famille de sa femme.

Mais s'il exerçait, le jour, la profession si décriée de chef de gare, il lisait le soir, le grec et le latin dans le texte.

Le jeune ministre a, pour parler de son père, ces mots que l'on trouve seulement lorsqu'à la tendresse se joint la vénération.

L'humble fonctionnaire modesté et lettré qui souffrait fort de ne pouvoir donner aux siens une intellectuelle soutint ses quatre fils de toute sa ferveur.

On considérera longtemps que François était le moins doué. L'un des ses frères entrait à Polytechnique, le second à Saint-Cyr le troisième demeurait attaché à la terre de Charente où le hasard et le vinaigre avaient conduit la famille Mitterrand d'origine berrichonne et devenait fermier, et le plus fut profondément déçu lorsque le quatrième renonça à entrer à l'Ecole Normale. Déçu et inquiet. L'avenir ne lui paraissait sûr que dans le fonctionnariat.

François Mitterrand choisissait l'Ecole des Sciences politiques, une licence de droit, une licence de lettres, et s'en fut faire le zouave — ou plutôt le fantassin — dans un régiment d'infanterie coloniale. Antimilitariste, il refusa de suivre le peloton d'élèves officiers et se retrouva un triste matin de 1940 dans un stalag. Il avait vingt-trois ans. Il s'évada.

Il marcha pendant vingt-deux nuits à travers l'Allemagne et atteignit la frontière. C'est là qu'il fut repris. Il eut huit mois pour réfléchir aux charmes des camps disciplinaires et pour écrire un livre — dont le manuscrit a été égaré — et puis il recommença.

Arrivé à Metz après toutes sortes d'aventures, communes, dit-il, à tous ceux qui se sont évadés, trop communes pour les mentionner davantage, il demande une chambre dans un hôtel. Le patron décèle l'évadé, le dénonce aux Allemands. Et il est repris. Cette fois, on l'envoie au camp de Boulay.

De là, sa troisième évasion réussit enfin, grâce à l'organisation de la fameuse scour Hélène.

Et, en 1941, François Mitterrand, devenu Mr Cotman, arrive en zone libre où il touche... une prime d'évadé, celle que Vichy réservait alors — détail peu connu, je crois — aux prisonniers échappés.

La suite, c'est l'engrenage classique. L'officier du B.C.R.A. qu'il a connu en Allemagne et qu'il retrouve en France, l'organisation clandestine qui n'a d'abord d'autre but que de secourir les prisonniers et de munir les évadés de faux papiers, puis les allers et retours avec Londres etc.

Un jour qu'il rentre avec une valise contenant des armes, des documents, des ampoules de cyanure, un policier l'interpelle dans une gare :

— Ouvrez votre valise...

Il l'ouvre.

— Pas de beurre ? Pas de jambon ?... Bien. Ça, dit le policier, ça ne me regarde pas. Moi, je suis du contrôle économique. Allez.

Mais combien de fois avez-vous entendu raconter des histoires semblables ? Les rendez-vous où l'on est sauvé parce qu'on arrive en retard, cinq minutes après le départ de la Gestapo, les amis arrêtés sous vos yeux, les faux papiers et les vraies angoisses, tout le folklore de la résistance, tout ce qui fut pendant quelques années pour quelques hommes et quelques femmes le goût inoubliable de l'aventure aux portes de la mort.

C'est dans la maison de Cluny, qui servait de relais aux passeurs entre les deux zones, que fut arrêtée Bertie Albrecht, celle que les Allemands décapitèrent à la hache dans la cour de Fresnes.

Dans cette maison vivait avec ses parents une jeune fille jolie et timide, aux grands yeux bleus craintifs, Danielle Gouze. Elle est devenue en 1945, Mme Mitterrand. Mais, à l'époque, il ne la connaissait pas.

Ouvrez : Police !

Lorsqu'un soir de novembre 47 l'heure du dîner sonna, puis neuf heures, puis onze heures, sans qu'elle vole rentrer son mari, sans qu'il téléphone, Danielle Mitterrand retrouva intacte la vieille angoisse des temps d'occupation.

Quand on sonna à minuit et qu'elle demanda à travers la porte :

— Qui est-ce ?

Quand on répondit :

— Police...

elle retrouva le vieux réflexe et refusa d'ouvrir.

— J'ai un papier urgent à vous remettre... insistait-on.

— Glissez-le sous la porte, répondait-elle méfiante.

Le papier surgit. Elle le lut. C'était la convocation officielle du président de la République à François Mitterrand, député de la Nièvre, le priant de se rendre sur-le-champ à l'Elysée où Ramadier formait son cabinet et voulait lui confier le portefeuille des Anciens Combattants.

Ainsi apprit-elle que son mari de trente ans allait être ministre. En fait, Mitterrand était déjà à l'Elysée, où un ami l'avait conduit en sortant de l'Assemblée nationale. Et il avait quelque excuse, ce soir-là, de n'avoir pas trouvé le temps de prévenir sa jeune femme.

Elle ne fut nullement éblouie par cette promotion. Sans vanité, les satisfactions de la vie publique lui semblent faibles en regard des servitudes qu'elle impose. Et s'il ne tenait qu'à elle, il y aurait un homme politique de moins et un paisible commerçant de plus.

Mais on ne met pas les aigles en cage, fût-ce à côté de la plus douce tourterelle. Alors, courageusement, elle essaie de se persuader que tout est ainsi pour le mieux. Seulement, il n'y a pas de femme plus heureuse lorsque le gouvernement tombe et qu'elle retrouve un mari piétonnant à soudain l'occasion de s'apercevoir que ses deux petits garçons ont grandi, que sa femme est toujours charmante, que le bonheur peut avoir aussi le goût des simples joies familiales.

La trêve dure un mois, deux mois, pendant lesquels, comme tous ceux qui détiennent le pouvoir, il est presque soulagé de l'avoir un temps perdu. Et puis, sur l'homme de braise, le diable souffle, et la paix s'envole.

Mitterrand signifie « milieu des terres », et il est bien, sans mauvais jeu de mots, un homme du milieu, un dont la force est faite de patience et d'équilibre entre l'enthousiasme et le scepticisme.

Entre lui et ses collègues, il y a l'épaisseur d'une guerre. « Avant la guerre » est une expression vide de sens pour lui et qui ne suscite chez lui aucune nostalgie. Il ne regarde en arrière que pour y trouver de quoi se passionner pour sa rude époque et la trouver à la fois enivrante et moins exceptionnelle que veulent bien le soupirer ceux qui ont oublié l'histoire ou qui ne l'ont jamais sue.

— Pour l'instant, vous avez une grande gueule. Mais quand les Russes seront à Toulon, vous la fermerez... lui cria un jour un adversaire communiste. Il se présentait aux élections dans le canton de Montfort-sur-Meu.

— Je me présente dans un canton très dur, je le sais, déclara-t-il. Je l'ai choisi pour battre un communiste. J'espère réussir. Cela en fera un de moins.

— Je passerai comme une lettre à la poste, rétorqua le candidat communiste.

— La poste est fermée le dimanche, répondit Mitterrand.

— Je ne voterai pas pour vous, lui dit un jeune homme. Le gouvernement n'est pas sportif. Il n'y a pas un seul terrain de football dans la région.

— Pas sportif ? On fait un ping-pong ?

— Vous tombez mal, avoua honnêtement le jeune homme. Je suis le meilleur du pays.

Le match fut acharné. Mitterrand le gagna.

— Je ne voterai pas pour vous, mais, tout de même, vous n'êtes pas une cloche ! conclut son adversaire.

Il faisait partie, à la libération, du premier gouvernement provisoire, celui dit « des secrétaires généraux ». Il siégea un temps à l'Assemblée consultative, puis démissionna. Et, comme il fallait bien vivre, fût-ce médiocrement, il s'occupa d'une maison d'édition en attendant son heure.

Il sait admirablement attendre.

Il se présenta aux élections à Paris. Et fut battu. Il recommença dans la Nièvre, et fut élu le 10 novembre 1946. Il avait exactement trente ans. Quelques mois après, il était ministre, il fut tour à tour aux Anciens Combattants, à l'information, à la présidence du Conseil (comme secrétaire d'Etat) et à la France d'outre-mer. Pendant le court espace de temps où il cessa d'être dans les conseils du gouvernement, il devint président du groupe parlementaire U.D.S.R. en remplacement de René Pleven. Et, entre temps, il refusa (fait sans précédent), par fidélité à son groupe, de devenir (comme le voulait Robert Schuman), à 30 ans, ministre de l'intérieur.

Il n'est pas mondain, n'appartient à aucune coterie parisienne, se rend avec simplicité (mais rarement à l'heure !) là où on l'invite, détone un peu dans les salons comme un grattte-ciel dans un village moyenâgeux.

On s'aperçoit soudain, en sa présence, que les maisons du XVIe siècle ont bien du charme, certes, mais qu'elles s'écroulent lentement et sûrement. On est bien libre de le regretter ou de se laisser ensevelir sous leurs ruines, on ne peut pas les empêcher de tomber.

François Mitterrand vieillira, comme tout le monde. Il aura des coups durs, comme tout le monde ; ses échecs et ses remords, ses petites trahisons et ses heures de doute, comme tout le monde.

Mais il est aujourd'hui à ce moment extraordinaire où l'homme, en pleine possession de ses moyens, contrôle, maîtrise déjà ses forces et ne les a pas encore usées.

P.S. — Quelques lignes d'un précédent article risquaient, me dit-on, de faire croire que Gaston Philipe avait tourné à contre-cœur ses derniers films. Comme il a été en particulier l'interprète de René Clair et qu'il est en ce moment dirigé par Marcel Carné pour lesquels il a le respect et l'estime que leur doivent tous ceux qui aiment le cinéma, il me demande de ne pas laisser planer un malentendu à ce sujet.

Il a raison, et je m'excuse auprès de ses lecteurs et auprès de lui-même si une formule maladroite ou incomplète a pu donner motif à une fausse interprétation. On ne pense jamais assez aux malveillants.

Mme Mitterrand, Gilbert, Christophe et le ministre.

L'AFFAIRE BERNAN

Le meilleur roman de Joseph KESSEL

JANVIER 1922. Dans l'atmosphère fiévreuse et corrompue de l'après-guerre, l'« affaire Bernan » va venir aux assises. Etienne, le meurtrier, qui a tué sa mère, dont la conduite scandaleuse l'écœurait, a pour défenseur Richard Dalleau, son ancien camarade de Faculté et de tranchées. La tâche de Richard est d'autant plus lourde que le père d'Etienne n'est autre que le directeur de la Sûreté, qui veut à tout prix ne pas être éclaboussé par le scandale. Les intrigues et les tractations se poursuivent entre politiciens, affairistes, journalistes et femmes entretenues. Richard va voir son ancien chef, le capitaine Namur, à la maison de santé où il est soigné.

XII (suite)

LE mal sacré », se dit Richard, « c'est ainsi que disaient les Anciens. Pourquoi ? » Il s'efforçait en vain d'échapper par un effort de la pensée à une sorte de suffocation mentale.

Soudain, le cercle autour de ses temps se rétacha. En même temps, il perçut une sorte de mouvement intérieur chez tous les malades. Ils sortaient tous ensemble de leurs visions, de leur prison : entre eux, et, aussi, vers le dehors, une antenne semblait avoir été lancée.

« Que se passe-t-il ? » se demanda Richard. Mais il allait déjà, sans plus réfléchir, au devant d'une femme sans âge, très maigre, qui descendait l'escalier. Elle aborda Richard assez gauchement, parce que, en lui tendant la main comme l'eût fait un homme, elle tenait son bras trop rapproché du corps.

— Docteur Oltianski, murmura très vite la directrice de la clinique... Passons dans mon bureau.

Elle parut de nouveau embarrassée et se tut. Richard la trouva très laide. Elle avait un menton, un nez et un front également proéminents, une peau jaune, des cheveux jaunes : elle portait un lorgnon.

« J'avais simplement besoin d'être normal parmi ces fous », se dit Richard. Mais il fut surpris de nouveau.

— Mes amis, nous allons prendre le thé dans un instant. Ce monsieur a besoin de moi, disait aux malades la doctoresse.

Il y avait dans sa voix le naturel le plus absolu, une timidité sérieuse, et une très grande tendresse. Et pendant que parlait cette femme, Richard put considérer les déments sans malaise ; il les reconnut du même sang que lui. Et il vit la figure de la doctoresse se transformer et sur sa surface ingrate monter, comme d'un puisable fond, une force dominante d'intelligence, de volonté et de paix. Puis elle tourna vers Richard un masque sans grâce. Le second visage était retombé dans sa cachette.

— Je suis venu pour le capitaine Namur, dit Richard. J'ai servi sous ses ordres pendant la guerre, je m'appelle Dalleau... j'ai pris rdv avec lui.

La doctoresse joignit les mains avec un mouvement de vieille fille et s'écria :

— Le fils du docteur ! Mon Dieu, que je suis contente de vous connaître. Nous aimons tant Monsieur votre père et Mademoiselle de La Tersée m'a bien souvent parlé de vous. Je vous attendais depuis longtemps, mais avec vos études et vos occupations... je comprends. Je comprends. Allons vite chez le capitaine. J'espère toujours qu'une personne qu'il a bien connue au moment de son choc lui rendra la mémoire... Il est heureux, en général, remarquez ; mais parfois il pleure... et j'aime mieux cela, il me semble que le souvenir perce... Oh ! vous avez bien fait de venir.

La doctoresse fit un mouvement vers l'escalier. Richard demanda avec gêne :

— Est-ce que... Est-ce qu'on vous a dit ?... Pour le procès ?

— Je sais, je sais. Monsieur Bernan est venu m'en parler, chuchota Mlle Oltianski. Je pense que c'est une expérience à tenter ; ce genre d'amnésie est si mystérieux. Vous me donnerez votre avis. Dans certains cas, je crois davantage à l'amitié qu'à la science. On ne sait jamais.

La doctoresse se mit à gravir l'escalier, et les gens de la galerie retournèrent à leurs images secrètes. Richard ne put s'empêcher de demander :

— Comment faites-vous, pour qu'ils vous comprennent ?

— Je... vraiment, je ne sais pas, dit la doctoresse, je n'ai pas de famille... alors, peut-être...

Elle sourit timidement et toute sa beauté seconde reparut.

Elle laissa Richard au premier étage, devant une porte parelle à toutes les portes du corridor, mais qui lui parut soudain unique et très lourde.

Le dernier souvenir que Richard avait de son capitaine était celui d'un furieux blotti dans le fond d'une cellule matelassée. Un infirmier athlétique s'était tenu sur le seuil tout le temps de la visite. Finalement, il avait dû maîtriser une crise du malade. Malgré tout ce qu'il savait de l'état présent de Namur, Richard gardait l'image si puissamment imprimée en lui, qu'il s'attendait à retrouver le délire.

Il vit, de profil, dans une grande chambre où dominait l'odeur aigre de la colle, un homme en manches de chemise qui chantonnait au-dessus d'un livre dont il déplaît les feuillets avec un soin minutieux. Il ne remarqua pas Richard. Le jeune homme demeura quelques secondes sans oser respirer. Il détenait saisi d'une immense espérance. Dans la ligne nette et calme du front, dans la courbe studieuse du sourcil, dans la fossette serrée par l'attentière, Richard retrouvait son chef intact et tel qu'il l'avait connu, lorsque, dans un abri de tranchée, il examinait une carte ou un texte. Une émotion violente le prit au sang de Richard. Le danger, la souffrance, la communauté des hommes en mal de mort, l'oubli de soi-même, la forme la meilleure qu'il avait observée de la vie et de l'amour, tout était dans ce profil sérieux, Richard crut au miracle : Namur était de nouveau Namur.

— Mon capitaine ! Mon capitaine ! cria Richard.

Namur pivota sur sa chaise et ce simple mouvement glaça chez Richard tout élan et toute joie. Il voyait maintenant Namur de face et ne reconnaissait plus rien dans cette figure. Ainsi, un léger déplacement optique fait disparaître le mirage. Pourtant, les traits de Namur n'avaient pas subi de déformation et son visage s'était seulement couvert de rides. Mais au lieu d'en creuser et d'en révéler la signification, elles lui faisaient perdre tout caractère. Richard retrouvait des plis très exigus et à peine marqués, sans logique, sans intelligence, répandus partout et partout à contresens et qui rappelaient les jours de jeunesse, du temps où Richard le dégoût. Dans cette peau de nouveau-né, les yeux, avec leur pupille mûrie par le temps, portaient une expression innocente et vide qui était presque insoutenable. Richard se força pourtant à rechercher leur regard, dans le désir désespéré d'y surprendre un reflet du feu ancien. La doctoresse avait dit que la surprise...

Namur ne montra pas la moindre crainte d'apercevoir un inconnu dans sa chambre. Il sourit et s'écria :

— Un nouvel ami ! Voilà qui est bien.

Richard sentit un frisson courir le long de son épine dorsale. Ces inflexions blanches, cette gentillesse docile, mais la voix qui avait si bien commandé à tant d'hommes,!

— Vous m'apportez des gâteaux ? demanda Namur galement, en désignant le paquet tenait Richard.

— Non... non... Je n'avais pas pensé, murmura Richard.

Il cougit très fort, jeta sa serviette sur une chaise et fouilla maladroitement ses poches.

— Une cigarette peut-être ? demanda-t-il.

— Oh ! non ! Le tabac me fait tousser, dit Namur... toujours tousser.

Il rit sans raison, d'un rire clair. Les petits plis de sa figure bougèrent comme sous le souffle d'un jeune. Richard se souvint avec effroi que son capitaine, lui aussi, ne fumait jamais. Cependant Namur pa'pait attentivement le paquet de Richard.

— Le cuir est bon, dit-il. Je n'en ai pas comme ça pour la reliure. Mademoiselle voudrait bien m'en donner, mais c'est trop cher.

Il parlait gravement. Richard pensa qu'il ressemblait à un apprenti de ferme arrêté dans son développement. Le visage descendre de la pensée, était retourné à de termes origines. « Et c'est lui, songea Richard, lui qui disait : « Si je meurs pour la France, ce sera beaucoup pour Dascartes. »

Namur continuait de caresser le cuir de la serviette.

— Je vous donnerai à relier le *Discours de la Méthode*, dit Richard.

Il fit une pause et répéta :

— *Le Discours de la Méthode.*

Namur ne réagit pas.

— C'est un grand livre, dit Richard.

— Très grand ? demanda Namur avec animation. Comme cela ? Comme ça ?

Il tira le rideau d'une penderie et montra parmi quelques hardes bien pliées des almanachs vieux de plusieurs années.

— Mademoiselle me les donne pour moi tout seul, dit Namur.

Il regarda Richard et poursuivit à voix plus basse :

— J'aime toucher les feuilles des livres... j'aime... j'aime...

Namur s'arrêta et frotta son front là où naissaient des cheveux courts. Ses yeux étaient si vagues que Richard fut pris d'effroi. Mais le regard retrouva sa paix.

— Vous ne voulez pas me dire une histoire ? pria soudain Namur. Tous mes amis m'en racontent, le bon docteur surtout. Il ne voit que d'un œil, mais vous savez, personne ne dit aussi bien « la petite marchande d'allumettes » et « le capitaine Corcoran ».

C'étaient les récits que Richard, lorsqu'il était enfant, exigeait toujours de son père.

« Mais comment peut-il ? Comment arrive-t-il à être de plain-pied avec ce malheureux ? Où trouve-t-ils mots qu'il faut ? » se demanda Richard.

Il éprouvait un sentiment d'impuissance et de misère profonde. Il ne partagerait jamais le secret de son père, de Mlle Oltianski, de Christiane. Il ne pouvait pas surmonter la gêne affreuse que ce mal lui inspirait. Richard adopta la voix sans naturel des adultes qui essayent de se mettre à la portée des enfants et dit :

— Je connais une belle histoire. C'était un capitaine.

— Corcoran ! s'écria Namur.

— Non... un autre capitaine, dit péniblement Richard.

— Il s'appelait ?

— Je ne sais plus... la prochaine fois, dit Richard. (Il avait la gorge tellement serrée qu'il ne pouvait plus avaler sa salive.) Au revoir. A bientôt.

Il prit sa serviette. Ce geste lui rappela pourquoi il l'avait emportée. Il en tira trois photographies qu'il avait fait agrandir depuis très longtemps. Elles représentaient le capitaine Namur devant son abri. Richard en et le capitaine dans un boyau ; le capitaine et les hommes de sa compagnie au cantonnement.

— Des images ! Comme je suis content ! s'écria Namur.

Il ne reconnut ni Richard, ni lui-même et porta son attention sur le groupe le plus nombreux.

— Qu'est-ce qu'ils ont sur la tête ? demanda-t-il.

— Des casques, dit Richard.

— Des casques... des casques... des casques...

L'intonation de Namur (fait de plus en plus sourde et indécise. Il regarda Richard et dit :

— Ce sont des braves gens, n'est-ce pas ?

— Tous, dit vivement Richard. Voilà Bouscard, et Redel, et Dordogne... voilà Bernan. Ber-nan. Il est très malheureux, Bernan. Et vous viendriez l'aider s'il le faut ? oui ?

Namur frottait de nouveau son front à la naissance des cheveux. Ses petites rides remuaient faiblement. Il semblait épuisé.

— Je ferai comme veut Mademoiselle, murmura-t-il enfin.

Dans la galerie, Richard dit à la doctoresse :

— Je crois que j'aimais mieux le voir encore au Val-de-Grâce en pleine crise. C'était horrible, mais grand, tandis qu'aujourd'hui, il n'y a rien à espérer.

— On ne doit jamais dire une chose pareille, s'écria Mlle Oltianski, et surtout l'admettre. Pas un instant et pour personne. Vous pensez trop à ce que vous ressentez, vous pensez trop à vous et pas assez...

La doctoresse ne put continuer : elle venait d'entendre la vibration, l'autorité de sa propre voix. « Mon Dieu, pensa-t-elle, je donne un jugon à ce jeune homme si intelligent et qui est le fils du docteur Dalleau. » Elle offrit avec humilité de seconder Richard auprès de Namur.

XIII

Durant une semaine, Richard vint chaque jour enseigner à son ancien capitaine ce qu'il fallait dire aux Assises. La science de la doctoresse, sa patience et son pouvoir sur les malades servaient d'instruments à Richard. Mlle Oltianski espérait toujours pour Namur une illumination de la mémoire au cours du procès.

— N'y aurait-il qu'une chance entre mille, nous devons la tenter, n'est-ce pas ? demandait-elle souvent à Richard.

— Nous le devons, disait Richard.

Il avait alors le sentiment d'aggraver, par un ignoble jeu de confiance, l'exhibition qu'il préparait. Mais il passait outre sans balancer. Lorsque le commencement était impur, pensait Richard, il n'y avait pas de progression, pas de mûrissement dans l'attente de l'intégrité. Des son ébauche, selon lui, la faute était déjà entière et consommée, et il éprouvait par défi le besoin de se compiaire, de se rouler et de se perdre en se défaillance. « Je ne serai pas indigne à demi. J'aurai le courage de mes saletés », se disait-il alors avec un acharnement et un mépris qu'il destinait à la société. « Je ne serai pas pire et dont il ne voyait pas que la pointe était, en vérité, dirigée contre lui-même.

C'est dans ces dispositions que Richard avait entrepris son travail sur Namur. Puis les difficultés que lui opposa un esprit instable et débile excitèrent fatalement son goût de vaincre. Il ne pensa plus à Mlle Oltianski, au capitaine, à Etienne, il ne pensa même plus à l'importance de la déposition pour le procès. Il perdit de vue l'objet de son jeu et fit pris à ce jeu tout seul. La veille de l'ouverture des débats, Richard passa encore la matinée avec Namur. Quand il le quitta il était sûr d'avoir gagné.

Il sortit de la maison de santé et s'arrêta sur le perron, un peu ébloui. Pendant l'heure qu'il avait passée auprès de son ancien capitaine, la brume brillante et poudreuse qui précède les beaux jours de janvier avait fondu. Les rayons d'un fabuleux soleil sans chaleur tombaient d'aplomb sur la terre morte. Richard éleva sa figure vers eux avec un mouvement d'orgueil. Quoi qu'il arrivât désormais, la besogne la plus difficile et la plus odieuse avait été menée à bien. « C'est un sacrilège, mais je suis de taille à le porter », se dit le jeune homme.

— Richard ! Richard ! appela une voix limpide et incrédule.

Christiane montait en courant l'allée du grand jardin, sans avoir conscience de toute la joie qu'elle mettait à lancer ce nom. Richard descendit lentement les hautes marches délabrées et il n'y avait plus trace de contentement en lui.

— Quelle chance ; Quelques minutes de plus et vous étiez parti ! s'écria Christiane.

Elle mit une main contre sa fragile poitrine à qui le souffle manquait très vite et reprit :

— Nous avons eu la même idée, j'en suis sûre : une sorte de pèlerinage avant le procès.

Richard regarda à la dérobée les yeux que l'exaltation faisait si beaux. « Elle ne sait rien », pensa-t-il avec un sentiment d'aise. Mais aussitôt il se révolta contre sa lâcheté.

— J'ai changé d'opinion sur le témoignage de Namur, dit-il brusquement. Voilà toute une semaine que je viens pour le préparer.

Christiane eut peine à contenir un cri de souffrance. Elle se souvint de la fierté qu'elle avait éprouvée pour Richard dans les premiers instants de l'année. Qu'il l'eût trompée, elle, cela importait peu, mais il se trahissait, il se défigurait lui-même.

La jeune fille demeurant silencieuse, Richard grommela :

— Excusez-moi, j'ai beaucoup à faire.

— Non, non, Richard, non, vous ne pouvez pas partir, s'écria Christiane.

Il ne répondit rien et elle poursuivit avec un misérable sourire forcé :

— Nous avons l'air un peu sots sur ce perchoir.

Elle s'engagea dans un sentier qui contournait le pavillon et ils allèrent jusqu'au fond du jardin. Il y avait là une roseraie qui ne recevait plus de soins depuis longtemps, mais l'exposition favorable et les vitres intactes permettaient encore à de vieux rosiers de porter leurs fleurs.

— Cela fait du bien, dit Christiane à mi-voix.

Richard posa un instant son regard sur les roses d'hiver. Il détourna vers Christiane, le fixa aussitôt sur le sol.

Christiane se souvint d'avoir vu la même expression à son cousin, Pierre de La Tersée. Même sur ce visage mort, la résignation à l'indignité avait bouleversé Christiane.

— Richard, je vous en supplie, ne vous rendez pas désspéré, dit-elle.

Il sentit soudain qu'il était en effet très malheureux. Mais il ne trouvait encore trop près de l'état de blasphème pour y renoncer.

— Vous êtes folle, je suis parfaitement content comme ça, dit Richard.

Il laissa Christiane dans la roseraie et s'en alla à grands pas, les yeux droit devant lui.

XIV

Le spectacle monté par Aurlane Dampierre avait complètement échoué et Donatien Julials y avait perdu beaucoup d'argent. Mais on avait remarqué certains costumes de la pastorale et les gens de métier avaient vu que Daniel en était l'auteur. Il reçut des commandes. On le payait très mal : son nom n'avait aucune valeur dans le commerce. Pourtant il se mit au travail avec ardeur. Il avait de l'ambition depuis qu'il connaissait Geneviève. Il se rendait chaque matin dans le petit atelier qu'il avait loué près du boulevard du Montparnasse et il y allait souvent l'après-midi. Ces jours-là, il donnait ses paris de courses à des inconnus.

Richard, revenant de la clinique d'Orsay, comprit seulement qu'il voulait voir Daniel lorsque, au lieu d'aller jusqu'à la gare du Luxembourg qui était à quelques mètres de la rue Royer-Collard, il résolut soudain de s'arrêter à la gare de Port-Royal qui donnait sur le boulevard du Montparnasse.

Richard n'avait pas encore vu l'atelier de son frère. Cette location était toute récente et Richard était trop obsédé par l'approche du procès. « Après l'affaire, on pendra chez toi une crémaillère terrible », avait-il dit à Daniel. Celui-ci n'avait pas insisté. Il éprouvait beaucoup de gêne et une manière de remords à être installé avec indépendance avant son frère aîné.

En voyant soudain Richard dans son atelier, il fut au comble de la joie.

— Ça alors ! Tu as toutes les chances aujourd'hui ! cria Daniel. Je t'ai ici et figure-toi que j'attends un des directeurs des ballets de Monte-Carlo qui vient voir mes maquettes. Tu te rends compte. Ballets de Monte-Carlo ! Il faut fêter tout ça...

Daniel sortit en courant et revint avec une bouteille de champagne. Mais il la déposa tout de suite, abaissant ses yeux clairs. Richard se tenait au milieu de l'atelier, les mains dans les poches, la nuque dans les épaules et battait du pied le plancher à coups brefs et durs. « Il est très malheureux », pensa Daniel. Cependant il ne demanda rien à son frère. Sa manière n'était jamais directe. Il lui fallait circonvenir, effleurer, flairer et plus il aimait quelqu'un, plus il usait de prudence. Son intuition, alors, était sans défaut.

— Si jamais je réussis, c'est à Etienne que je le devrai, dit-il. C'est lui qui a placé mes premiers dessins. Tu te rappelles, Richard, ce déjeuner à la maison, j'étais à gifler.

— Je me rappelle, dit Richard doucement.

Et Daniel pensa : « Etienne n'est pas en cause ». Il reprit :

— Tu as dû facilement trouver ma rue. Tu venais souvent dans le quartier, pendant la guerre.

Daniel faisait allusion à l'hôtel où Richard rencontrait Sylvie.

— En effet, rue Campagne-Première, dit Richard avec indifférence.

Et Daniel pensa : « Ce n'est pas une histoire d'amour ».

Une idée lui vint dont il eut très peur, mais sa voix n'en montra rien.

— Quand je pense, reprit Daniel, que l'on vient me demander de Monte-Carlo et que, sans toi, voilà ce que je serais en ce moment.

Daniel prit une feuille de papier et dessina en quelques traits un petit squelette.

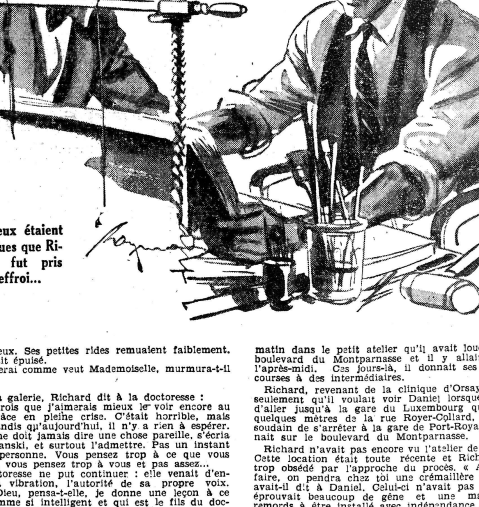
— Tu te souviens, je voulais me tuer à cause d'une sale maladie, dit-il.

(A suivre.)

Voir France Dimanche depuis le numéro 193.

(Copyright by Joseph Kessel and Gallimard.)

(Illustration de Raymond.)



Ses yeux étaient si vagues que Richard fut pris d'effroi...

La semaine prochaine :

DANIEL DEVERGONDE RICHARD